



REVUE DE PRESSE

Christoph Marthaler



Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

Christoph Marthaler

Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter
La Villette – Grande Halle – 21 au 24 nov.

PRESSE

Le Monde – 27 août 2019

La Terrasse – Septembre 2019

Le Figaro – 2 septembre 2019

Le Figaroscope – 4-10 septembre 2019

Le Monde – 6 septembre 2019

Ricketpick.fr – 29 septembre 2019

Franceinter.fr – 15 octobre 2019

Lemonde.fr – 22 novembre 2019

Sceneweb.fr – 22 novembre 2019

Unfauteuilpourelorchestre.com – 22 novembre 2019

Weekend.lesechos.fr – 22 novembre 2019

Toutelaculture.com – 24 novembre 2019

Lebruitduofftribune.com – 25 novembre 2019

Théâtre(s) – Hiver 2019

Les Inrockuptibles – 18-24 décembre 2019



« Après les derniers jours. Une fin de soirée », de Christoph Marthaler. MITTAGS KONZERTTHEATER ZÜRICH

Dans la Ruhr, deux visages du théâtre moderne

Le festival Ruhrtriennale a ouvert avec deux pièces aux antipodes, l'un de Marthaler, l'autre de Lauwers

THÉÂTRE
BOCHUM, GLADBECK (ALLÉMAGNE)
envoyée spéciale

Dans la Ruhr, où les cheminées des usines dépassent souvent les clochers des églises, une vaste campagne de réhabilitation du patrimoine industriel a été menée à partir de la fin des années 1980. La Ruhrtriennale a été fondée dans la foulée, en 2009, pour donner une nouvelle vie à ce patrimoine, en alliant l'architecture et la culture. Les artistes invités par le festival, dont le premier directeur fut Gérard Mortier, et la directrice actuelle Stefanie Carp, présentent leurs œuvres dans des friches, des centrales, des cokeries ou des mines désaffectées de la région qui fut le fleuron de la sidérurgie en Allemagne. Les 21 et 22 août, pour l'ouverture de l'édition qui court jusqu'au 29 septembre, les spectateurs pouvaient ainsi, en allant de Bochum à Gladbeck, découvrir deux spectacles emblématiques du théâtre d'aujourd'hui, en ce qu'il peut avoir de plus vain, et de plus nécessaire: *Nach den letzten Tagen*. Ein Spätabend («Après les derniers jours. Une fin de soirée»), du Suisse Christoph Marthaler, et *All the good* («Tout le bien»), du Flamand Jan Lauwers.

Ce dernier se donne jusqu'au 7 septembre à Gladbeck, une ville entrée dans l'histoire du théâtre: Bernard-Marie Koltès a écrit certaines scènes de sa dernière pièce, *Roberto Zucco*, en s'inspirant de la prise d'otages intervenue lors du braquage d'une banque, en août 1988, suivie d'une cavale dont la médiatisation en direct a généré un énorme débat. Comme beaucoup de villes de la Ruhr, Gladbeck est nichée dans la verdure, contrairement à l'image qu'on se fait souvent de la région. Et c'est dans les arbres qu'on découvre la Maschinenhalle Zwickel, un imposant bâtiment de bri-

ques d'inspiration prussienne, impeccablement rénové, dont les machines fournissent à une mine de l'air comprimé et de l'électricité. Les hautes fenêtres ne sont pas obturées par Jan Lauwers, qui joue avec la tombée du jour pour le début de *All the good*. Un bon début: le metteur en scène raconte qu'il a écrit sa pièce en s'inspirant de ceux qui sont sur scène, où il y a en particulier sa femme, Grace, sa fille, Romy Louise, son fils Victor et Elk Niv, un ancien soldat d'élite israélien qui est devenu danseur. «*Feris sur la peau de ces personnes. Je suis le conteur mystificateur*», avoue Jan Lauwers, qui confie son propre rôle à un comédien, Benoit Goh, mais ne s'éloigne pas du plateau, pendant la représentation.

All the good a un objectif louable: parler des questions qui agitent la société, que ce soient celles de l'identité, de #metoo ou du racisme, mais en parler sans faire de théâtre politique—Jan Lauwers pense que «*c'est une catastrophe quand la politique devient le but de l'art*».

Vanté artistique
Tout tient bien si le spectacle répondait à ces intentions. Mais, très vite, tout va mal: *All the good* se noie dans un flot d'histoires qui témoignent moins des questions actuelles que des fantasmes, réels ou supposés, du metteur en scène de 65 ans. Dans un décor évoquant le joyeux chahut d'une maison habitée par des artistes, et au motif de rendre compte de leur chahut interne, on voit par exemple la fille de Jan Lauwers filmer son vagin, son fils violenter une jeune femme, sa femme s'ébattre avec un amant qu'elle a pris sur Tinder parce que la création tue la libido chez son mari. Même prévenu par Jan Lauwers qu'il est un «*mystificateur*», le spectateur ne peut s'empêcher de voir ces scènes telles qu'elles sont: révélateur

ces d'un spectacle qui n'a, au mieux, aucun intérêt. A cette vanité artistique, Christoph Marthaler oppose un démenti catégorique: tout dans son spectacle, parle de politique et d'aujourd'hui, sans déclaration préalable, mais avec une attention rare. Le titre de *Nach den letzten Tagen*. Ein Spätabend fait référence aux *Derniers jours de l'humanité* (1922), de l'écrivain autrichien Karl Kraus (1874-1936), et s'inscrit comme une suite à *Letzte Tage. Ein Vorabend* (*Derniers jours. Une veille*), créé par Christoph Marthaler au Parlement de Vienne, en mai 2013, puis présenté en octobre à Paris, à l'initiative du festival d'automne, dans la salle remodifiée du Théâtre de la Ville. C'est à Bochum qu'on assiste à cette soirée qui n'a pas lieu dans un site industriel, mais à l'Audimax, l'amphithéâtre de l'université. Construit dans les années 1970, dont il est une impeccable illustration architecturale, l'Audimax a une belle amplitude, à l'image du débat démocratique espéré dans ces années où la Ruhr était en pleine mutation économique. Christoph Marthaler l'a choisi pour cette raison, et l'a laissé inchangé. Le public s'assied dans un demi-cercle de gradins, face à

Les racistes et les ultranationalistes sont à l'œuvre dans un parlement du futur où la démocratie s'émette jusqu'à disparaître

l'autre demi-cercle, vide: nous sommes dans un parlement du futur, et ne vivons plus une veille, comme c'était le cas en 2013, mais une fin de soirée. Des musiciens sont installés en haut, sur le côté. Un homme arrive, en costume, accompagné de femmes en blouse, à qui il donne des chiffons. Elles sont censées nettoyer, mais, si tôt l'homme parti, elles s'amussent à se montrer leurs jambes. Puis c'est un groupe d'hommes, avec des chapeaux brillants de fêtards, qui arrivent, titubants. Ils rejoignent les femmes, qui ont enlevé leurs blouses et portent des tenues de ville. Tous s'asseyent. Et s'endorment. Une musique monte: elle est de Viktor Ullmann, un compo-

siteur juif autrichien mort à Auschwitz en 1944. **Des consciences assoupies**
La plupart des compositeurs que l'on entend au cours de la soirée ont été victimes du nazisme: Ernest Bloch, Pavel Haas, Josef Koffler, Fritz Kreisler, Seymour Lake, déjà présents dans *Letzte Tage*, dont Christoph Marthaler reprend plusieurs éléments. Il a travaillé avec la même équipe, en particulier Uli Fussenegger pour la direction musicale, et Stefanie Carp pour les textes, écrits à partir de discours ou de citations de Karl Lueger, Viktor Orban, Susanne Winter, Boris Johnson, James Baldwin, Achille Mbembe, Ingo Schultz, Heinz-Christian Strache... Soit le meilleur, rarement, et le pire, le plus souvent: les racistes et les ultranationalistes sont à l'œuvre dans ce parlement du futur où la démocratie s'émette jusqu'à disparaître, comme s'émette le langage dont le sens se dégrade. Tout cela, Christoph Marthaler le met en scène avec un douceur qui fait mal: rien d'agressif, mais des signes qui clignotent, telles des lucioles dans des consciences assoupies. Femmes et hommes, les députés sont une dizaine. Une misère dans les 900 sièges qui

font face aux spectateurs, dont le regard est happé par le vide des gradins, tout autant que par les actions incongrues qui s'y jouent: on ne s'y écoute pas, et quand on n'est pas assoupis, on se serre longuement la main, on y yodel, on y chante «*Mein Land*» («*Mon pays*») avec l'enthousiasme écevéolé propre à certaines émissions de télévision. **Le temps passe**, plus les mots se font rares: la pensée se perd dans les limbes et, à la fin, une lente procession quitte le parlement, en chantant un extrait d'Eliot, de Meredioson-Bartholdy. Cet oratorio, dont les dernières mesures nous parviennent des entrailles du bâtiment, nous laisse saisis. ■

BRIGITTE SALINO

Nach den letzten Tagen. Ein Spätabend («Après les derniers jours. Une fin de soirée»), de et par Christoph Marthaler, Audimax Ruhr-Universität, Bochum, à 20 heures, jusqu'au 1^{er} septembre. Durée: 2h30. *All the good* («Tout le bien»), de et par Jan Lauwers, Maschinenhalle Zwickel, Gladbeck, jusqu'au 7 septembre. Durée: 2h20. Ruhrtriennale.de

Les créations très politiques de Christoph Marthaler

LES CHEVEUX ET LA BARBE grisonnent, mais le sourire est malin: il plisse les yeux bleus de Christoph Marthaler avec une expression bienveillante teintée de l'ironie d'un gamin qui aurait joué un bon tour. Que voit-il donc que nous ne voyons pas? se demande-t-on face au metteur en scène. La réponse est dans les spectacles qui ont propulsé ce Suisse de 67 ans aux premiers rangs du théâtre depuis qu'il a été repéré, au début des années 1980. En France, on l'a découvert avec *Murx Ihn! Murx Ihn! Murx Ihn!* («Boussille l'Européen! Bou-

sille-le! Boussille-le! Boussille-le bien!»), une «soirée patriotique» cinglante sur la réunification allemande. Déjà, il y avait la marque de fabrique de Christoph Marthaler: des gens égarés, ou plutôt à côté, que l'histoire laisse sur le bord de la route et qui se retrouvent, en petits groupes, à chanter.

Mélancolie apathique

Depuis, quels que soient les spectacles, et ils sont nombreux—le metteur en scène ne s'arrête jamais de créer, partout en Europe—, on retrouve toujours cette mélancolie apathique, parfois terrifiante, sou-

vent bouleversante, qui signe la marque du metteur en scène. Et toujours ou presque, qu'il s'agisse de Tchekhov avec *Les Trois Sœurs*, *La Mort de Danton*, de Büchner, ou, à l'opéra, *Wozzeck*, de Berg, la question politique s'inscrit en filigrane, quand elle n'est pas abordée frontalement, comme dans *Schutz vor der Zukunft* («Protection contre le futur»), sur l'euthanasie pratiquée à Vienne, dès 1925, au nom de la «pureté de la race». C'est ainsi que Christoph Marthaler est grand sans jamais chercher à l'être. ■

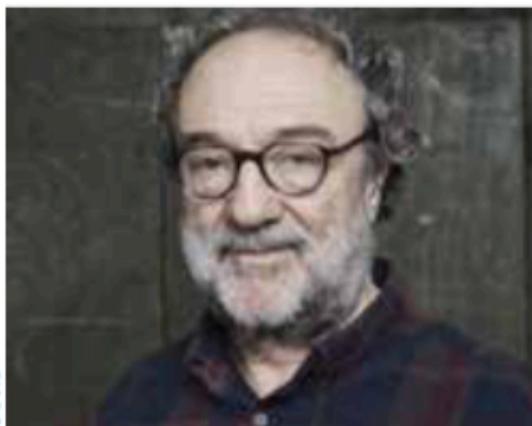
B. SA.

La Terrasse – Septembre 2019

D'APRÈS L'ŒUVRE DE DIETER ROTH /
MES CHRISTOPH MARTHALER

Das Weinen (das Wähnen)

Christoph Marthaler rend hommage
à son maître Dieter Roth et à ses
«*ruminations*» littéraires et poétiques.



© D. R.

Le metteur en scène Christoph Marthaler.

Dieter Roth occupe une place de choix dans le panthéon personnel de Christoph Marthaler. En 1980, ce célèbre plasticien et performer offre au jeune Marthaler, déjà musicien mais pas encore metteur en scène, un exemplaire de son livre *Das Weinen. Das Wähnen (Tränenmeer 4)*. Depuis, Marthaler n'a eu de cesse d'alimenter ses propres créations avec des références aux œuvres de son maître, particulièrement préoccupé – comme ses œuvres plastiques périssables en témoignent –, par la lente érosion liée au temps qui passe. Quarante ans après leur rencontre, Christoph Marthaler a donc choisi de transposer *Das Weinen (Das Wähnen)* dans l'espace du plateau en rendant hommage à l'artiste germano-suisse.

Catherine Robert

Du 24 au 30 avril 2020.

Cap sur les festivals

FESTIVAL D'AUTOMNE
À PARIS

Du 10 septembre
au 31 décembre



FELIPE FERREIRA

Théâtre, danse, performance, cinéma... Pour sa 48^e édition, le Festival d'automne à Paris continue d'arpenter toutes les disciplines et les lieux les plus divers, s'aventurant aussi hors des théâtres (musées, lycées). À l'affiche, on retrouve les grands noms de la scène internationale : Robert Wilson (*Jungle Book*, avec CocoRosie), Frank Castorf (*Bajazet*), Milo Rau (*Oreste à Mossoul*), Christoph Marthaler (*Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter*), Romeo Castellucci (*La Vita Nuova*) ou encore tg Stan et Tiago Rodrigues (*The way she dies, notre photo*). Côté français, Julie Deliquet (*Un conte de Noël*, d'après le film d'Arnaud Desplechin), Mohamed El Katib (*la Dispute*), Vincent Thomasset (*Carrousel* et *Lettres de non-motivation itinérantes*) sont de la partie. Les chorégraphes Merce Cunningham et La Ribot sont l'objet d'un « Portrait ». Enfin, une rétrospective du cinéaste américain Richard Linklater (*Boyhood*) complète le festin.
www.festival-automne.com

Une saison au paradis

Robert Wilson, Christoph Marthaler, tg Stan... Le Festival d'automne à Paris propose cette année encore un plateau appétissant.

PAR ÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

Avec le Festival d'automne à Paris revient le temps des feuilles mortes et des spectacles bien vivants. Riche programme pour cette 42^e édition avec de grands noms de la scène internationale. Robert Wilson, Christoph Marthaler, Milo Rau ou encore les

Belges tg Stan et le Portugais Tiago Rodrigues sont du voyage. La Française Julie Deliquet, après le très réussi *Fanny et Alexandre*, adapte *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin. Clotilde Hesme rend hommage à Rocky dans *Stallone*, d'après le livre d'Emmanuèle Bernheim. Les deux « portraits » sont dédiés à des chorégraphes : Merce Cunningham et La Ribot. ■

FFF
FESTIVAL
D'AUTOMNE À PARIS
TÉL. : 01 53 45 17 17
festivalautomne.com
JUSQU'AU 31 déc.

18 | CULTURE

LA SÉLECTION SPECTACLES

La rentrée sur les planches

Des classiques revisités, du vaudeville forcément enlevé, de l'humour à cheval, des répliques cultes, des créations XXL en danse et des rêveries hypnotiques à l'opéra... Une réjouissante sélection de spectacles par les critiques du « Monde ».

Théâtre, humour,
opéra, danse...
Tour d'horizon
des spectacles d'art
vivant à l'affiche d'ici
à la fin de l'année

**Christoph Marthaler
à la Grande Halle
de La Villette, à Paris**

Le spectacle s'appelle *Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter* (« Sentiments connus, visages mêlés »). Christoph Marthaler l'a créé en hommage à Frank Castorf, le directeur de la Volksbühne de Berlin, qui l'a souvent invité dans son théâtre avant d'en partir, en 2017. Le metteur en scène suisse a réuni des acteurs avec qui il travaille depuis longtemps, et qu'il imagine dans un musée – le musée du temps qui passe que seule, souvent, la musique console : comme toujours avec Christoph Marthaler, on y entendra des œuvres variées, de Mozart à Bobby Lapointe.

Du 21 au 24 novembre.

Ricketpick.fr – 29 septembre 2019



SPECTACLES 



VERDICT...

 NOTES

RICK PANEGY



NOTES

LA CRITIQUE

Vu au Printemps des comédiens en juin 2017 pour I0gazette (iogazette.fr)
A La Villette du 21 au 24 novembre 2019 / Festival d'Automne

Difficile de trouver sa place au cœur de ses propres vestiges. Disparaître après vingt-cinq ans de lumière, laisser son rayonnement s'éteindre est un crève-cœur que la troupe de la **Volksbühne** étale sur le plateau avec amertume et fierté. Le public partage avec complicité la fin de cette histoire commune avec la compagnie du mythique théâtre de Berlin-Est, dont l'avenir, avec le départ de **Franck Castorf**, son directeur depuis 1992, et la nomination de **Chris Dercon**, est plus qu'incertain.

Christoph Marthaler, fidèle de la Volksbühne, accompagne avec cette dernière pirouette en forme de pied de nez poétique une sorte de fin de partie. Deux heures ironiques et nostalgiques où s'expriment la reconnaissance de la troupe envers l'art et le public, la mélancolie d'une page qui se tourne, la dénonciation d'une mise à pied radicale.

Anna Viebrock, fidèle scénographe de Marthaler, habille encore le plateau de vide. Le mouvement incessant d'accessoires rythme le ballet des comédiens, fantomatiques ou statufiés. Un musée va accueillir une exposition : des traces de tableaux décrochés sont visibles aux murs ; une immense porte s'ouvre et se ferme – un passage entre deux temps ? – pour permettre au régisseur d'installer quelques vestiges : boîtes et cartons laissent apparaître les comédiens, montrés comme les restes « muséifiés » d'une époque révolue. Mis au placard, ils réinvestissent pourtant le plateau avec le décalage qui fait la marque de Marthaler. Le rythme est, comme souvent, distendu, étendu : il résonne comme un écho aux vingt-cinq ans de service de la troupe. Le temps est ici un nuage de souvenirs, d'émotions, de témoignages. De « peut-être », comme le répètent les acteurs. Qu'on soit mis au placard – les comédiens sont dans des boîtes –, traité comme un chien – ils mangent dans des écuelles –, dégagé comme du mobilier – les chaises marquées du nom des comédiens sont balancées en coulisses –, il n'en reste pas moins l'amour de l'art, la fierté du parcours et la dignité. Haendel, Verdi, Mozart accompagnent les phrases à la portée symbolique que distillent les comédiens dans le long silence qui définit la pièce. « Nous sommes jeunes et beaux, il faut aller de l'avant, ne baisse pas les yeux. » Une voix off – Marthaler ? Le spectateur ? – demande « Encore un petit morceau » avant que les comédiens adressent un ultime « merci ». À la chance d'avoir pu nouer pendant vingt-cinq ans une relation entre l'art et l'homme.

Le spectacle s'étire un peu, il peine à finir, à l'image d'une compagnie qui a sûrement du mal à tourner la page. Il prend parfois des allures d'autoépitaphe flatteuse, mais il n'en reste pas moins le témoignage d'un temps qui s'achève, et avec lui celui de ceux qui l'incarnaient.



Rick Panegy

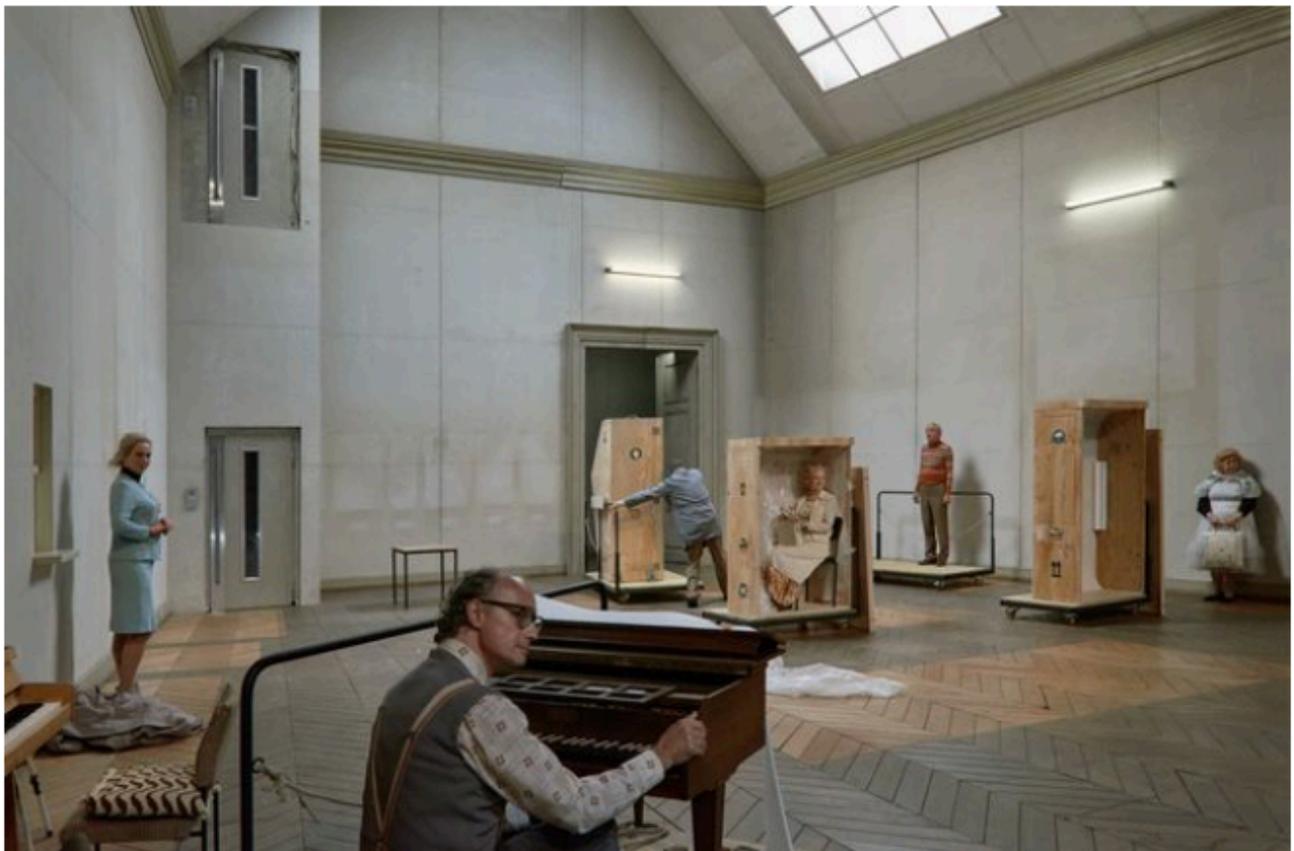
Franceinter.fr – 15 octobre 2019

Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter par Christoph Marthaler à la Villette Grande Halle du 21 au 24 nov 19

par Valérie Guédot publié le 15 octobre 2019 à 15h17



Emouvante et drôlissime traversée des apparences où sensibilité et humour s'avèrent un merveilleux élixir pour transcender la mélancolie



Christoph Marthaler : Bekannte Gefühle Gemischte Gesichter © Walter Mair

Conçue en 2016 à l'occasion du départ de **Frank Castorf** après plus de vingt ans à la direction de la **Volksbühne** à Berlin (mythique « théâtre du peuple » de l'ex-Berlin-est), cette création de **Christoph Marthaler**, **Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter**, se présente comme une méditation sur le temps qui s'écoule et nous transforme inexorablement, sur la scène de la **Villette**.

« *Je ne peins pas l'être, je peins le passage* », écrivait **Montaigne**. Cela pourrait être la devise de ce ***Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter*** (« Sentiments connus, visages mitigés ») où les comédiens, tout juste sortis d'énormes caisses en bois, apparaissent comme des œuvres d'art quittant un entrepôt où elles auraient été remisées pendant plusieurs années. Rien d'étonnant, donc, si le décor, signé **Anna Viebrock**, reconstitue l'espace d'un musée.



Christoph Marthaler : Bekannte Gefühle Gemischte Gesichter / Walter Mair

Comme toujours dans les spectacles de **Christoph Marthaler**, ses acteurs et ses actrices, complices de longue date, ont une touche suavement rétro – quelque part entre les années 1950 et 1970. Avec une notable différence : cette fois le décalage temporel est au cœur même du propos puisque le spectacle interroge la façon dont le temps a modifié ces personnages. Que reste-t-il d'eux après toutes ces années ? Sont-ils encore eux-mêmes ? Sont-ils des pièces de musée ? Sont-ils des revenants ? À toutes ces questions, ils tentent de répondre à leur manière en mots et surtout en musique.

De **Mozart** à **Boby Lapointe** en passant par **Verdi**, **Haendel**, **Schubert** ou **Schoenberg**, ils se livrent à une émouvante et drôlissime traversée des apparences où sensibilité et humour s'avèrent un merveilleux élixir pour transcender la mélancolie.



Christoph Marthaler : Bekannte Gefühle Gemischte Gesichter / Walter Mair

Sources **Festival d'Automne à Paris**

▶▶▶ Distribution

- Mise en scène, **Christoph Marthaler**
- Avec **Hildegard Alex, Tora Augestad, Marc Bodnar, Magne Håvard Brekke, Raphael Clamer, Bendix Dethleffsen, Altea Garrido, Olivia Grigolli, Ueli Jäggi, Jürg Kienberger, Lilith Stangenberg, Ulrich Voss, Nikola Weisse**
- Dramaturgie, **Malte Ubenauf, Stefanie Carp**
- Musique, **Tora Augestad, Bendix Dethleffsen, Jürg Kienberger**
- Son, **Klaus Dobbrick**
- Lumières, **Johannes Zotz**
- Décor et costumes, **Anna Viebrock**

Une production de la **Volksbühne Berlin** avec l'amical soutien de **Ruhrtriennale – Festival der Künste** // Coréalisation **La Villette – Grande Halle** (Paris) ; **Festival d'Automne à Paris** // Spectacle créé le 21 septembre 2016 à la Volksbühne Berlin

Dans le cadre du **Festival d'Automne à Paris**

Lemonde.fr - 22 novembre 2019

Théâtre : l'ineffable mélancolie de Christoph Marthaler

Le metteur en scène présente « Sentiments connus, visages mêlés », à La Villette, jusqu'au dimanche 24 novembre, dans le cadre du Festival d'automne.

Par Brigitte Salino · Publié le 22 novembre 2019 à 15h16 - Mis à jour le 22 novembre 2019 à 16h22

🕒 Lecture 2 min.



Une représentation de « Sentiments connus, visages mêlés », de Christoph Marthaler, à la Volksbühne de Berlin, en septembre 2016. WALTER MAIR

Encore un beau spectacle programmé par le Festival d'automne, à la Grande Halle de La Villette : *Sentiments connus, visages mêlés*, de Christoph Marthaler. Le metteur en scène suisse l'a créé en 2016 à la Volksbühne de Berlin, qui traversait un moment crucial : son directeur depuis vingt-cinq ans, Frank Castorf, avait été remercié, au profit de Chris Dercon, qui était directeur de la Tate Modern de Londres. Qu'un homme venu des arts plastiques prenne la tête d'un théâtre historique de Berlin ne passait pas. La polémique fut violente, et Chris Dercon ne resta à son poste que quelques mois : il a pris depuis la présidence de la Réunion des musées nationaux, à Paris, tandis qu'il était remplacé à la Volksbühne par René Pollesch, un metteur en scène proche de Frank Castorf – dont on verra à la maison de la culture de Bobigny une version très personnelle de *Bajazet*, du 4 au 14 décembre.

Pour Christoph Marthaler, la Volksbühne représentait beaucoup : il y a créé de nombreux spectacles, c'était sa maison de théâtre à Berlin. Avec *Sentiments connus, visages mêlés*, il lui a dit au revoir, au moment où Frank Castorf s'en allait, et il l'a fait à sa façon. Le spectacle a pour décor une salle de répétition, haute et vaste, teintée de cette indéfinissable tristesse à laquelle on reconnaît la signature d'Anna Viebrock, qui depuis des années travaille main dans la main avec le metteur en scène.

Des frères humains

Le début de *Sentiments connus, visages mêlés*, est inoubliable. Un technicien (le Français Marc Bodnar, acteur marthalérien par excellence) apporte des caisses sur des palettes roulantes. Il en extrait des comédiens qui semblent avoir baigné dans la naphthaline et qu'on ressortirait de combles où ils auraient été relégués, comme des accessoires inutiles : ce sont des statues de sel qu'on pourrait présenter dans une exposition sur feu le théâtre.

Et voici qu'elles s'animent, ces statues. Comme toujours chez Christoph Marthaler, elles se livrent à des occupations qui comblent le vide du temps qui passe, et nous mettent face à ce vide, sans appuyer, en restant sur le fil d'une ineffable mélancolie qui s'avoue dans des occupations si absurdes qu'on éclate de rire, et des chansons si décalées qu'elles en deviennent bouleversantes. Pendant deux heures, on regarde ces acteurs, qui sont avant tout des frères humains et nous laissent, à la fin, renversés.



¶ *Bekante Gefühle, gemische Gesichter* (*Sentiments connus, visages mêlés*), de et mis en scène par Christoph Marthaler. Grande Halle de La Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. Vendredi 22 et samedi 23 novembre à 20 heures et dimanche 24 à 16 heures. De 12 € à 32 €. En allemand surtitré. Durée : 2 h 30. Dans le cadre du Festival d'automne.

Brigitte Salino

Sceneweb.fr – 22 novembre 2019

/ critique / Au festival d'automne, Marthaler peint un monde qui s'éteint

22 novembre 2019 / dans À la une, Paris / par Christophe Candoni

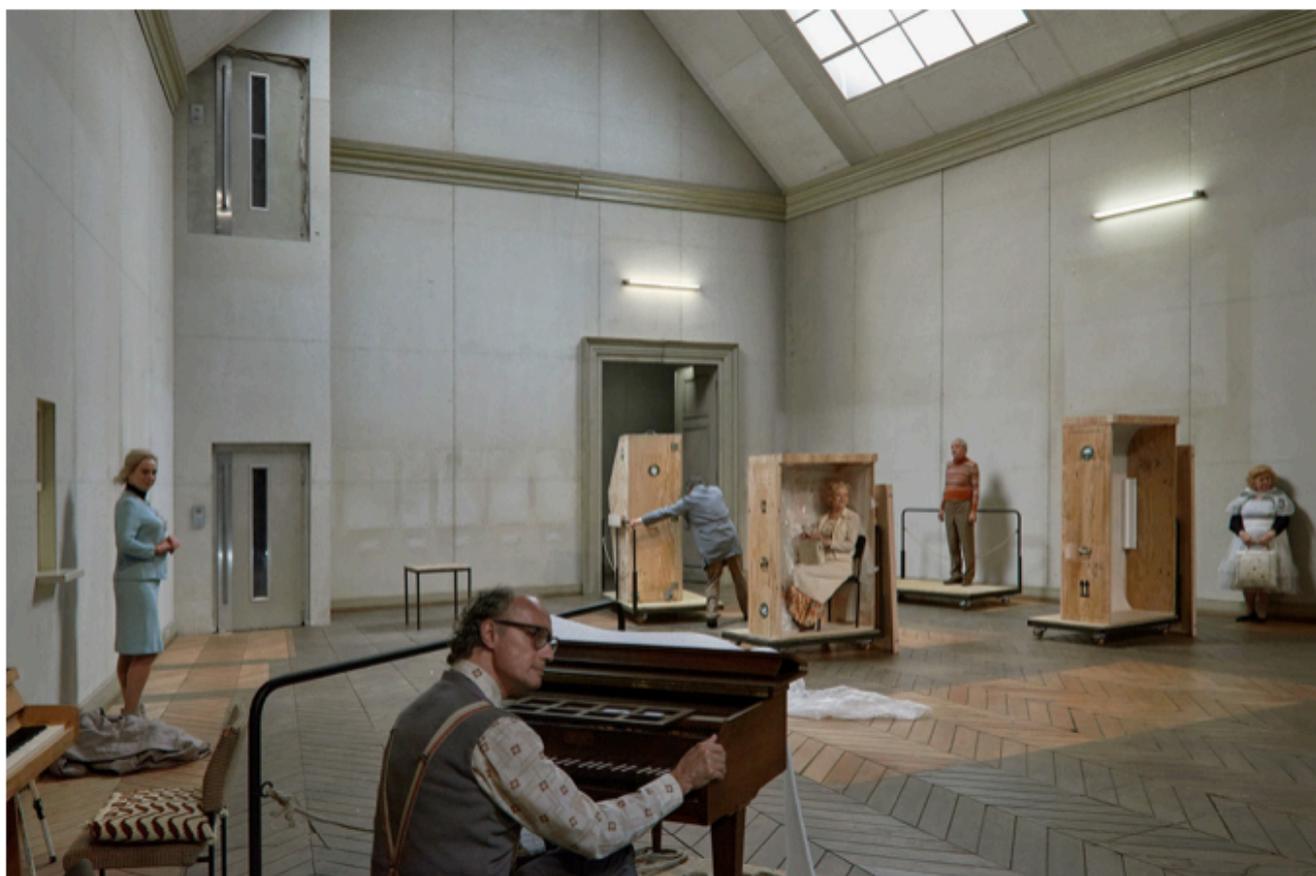


photo Walter Mair

Créé à la Volksbühne en 2016 alors que le départ de Frank Castorf, mythique directeur de l'institution berlinoise, s'annonçait imminent, *Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter* de Christoph Marthaler, donné à la Villette, se présente comme une fable célébrant, avec autant de drôlerie que de tristesse, ce qu'il reste et peut être préservé d'un monde voué à disparaître.

"Sentiments connus, visages mitigés" qui emprunte son titre à **Botho Strauss** est un spectacle qui déjà fait date. Celui-ci prend pour cadre une salle de musée vide dont il ne reste que les hauts murs sans couleurs, tristement gris et nus. Surplombée par une verrière, cette large galerie déserte fut sans doute autrefois un lieu où l'art jouissait d'une belle exposition mais elle demeure aujourd'hui à l'abandon. Une troupe d'acteurs-chanteurs un brin dégingués, surgit tant bien que mal du sol, de la porte, de la fenêtre ou d'un monte-charge capricieux. Tels de vieux objets remisés à la réserve, enveloppés dans du papier bulle et des caissons de bois, ils se proposent comme les œuvres d'art manquantes. **Marc Bodnar**, en gardien dépassé, déplace besogneusement mais avec quelques accents gracieux ses encombrantes boîtes et offre à ces acteurs inopinés des chariots à plateforme comme dernière scène pour un ultime tour de piste. Cet environnement médiocrement hostile prend vie alors dans un temps immobile – car suspendu – dont Marthaler a la pleine maîtrise.

Avec l'art unique et génial qui est le sien, le metteur en scène compose une pièce pleine de malice et de tendresse. Sans vindicte ni tapage, au contraire, presque en sourdine, il cristallise la tension, l'incertitude que suscitent le temps qui passe et efface, l'amnésie volontaire et l'obsolescence programmée de notre époque. Il leur oppose la toute puissance de l'art comme seul repère intellectuel et émotionnel. Cela semble dérisoire et est pourtant tellement fort. **Il n'y a rien de passéiste dans le propos de Marthaler, juste une belle et profonde mélancolie qui se traduit néanmoins avec beaucoup de vitalité foudroyante sur le plateau.** Jamais ne sont évincées ni la drôlerie ni la douce ironie qui font la singularité de cet univers poético-tragi-comique.

La pièce repose simplement sur les apparitions fugaces et inspirées de figures dessinées d'une manière incomparable comme des êtres fantasques et fantomatiques aux contours jamais épais, cherchant la chance et un refuge dans des déambulations physiques et mentales insensées. Les figures pâles et usées, les corps somnolents, claudicants, bondissants, gisants, des acteurs qui se meuvent lentement ou restent statufiés, face au mur ou à la rampe sous des lumières froides, crépusculaires, sont ceux d'**Ulrich Voss, Hildegard Alex, Magne Havard Brekke, Olivia Grigolli, Jürg Kienberger, Altea Garrido, Raphael Clamer, Marc Bodnar, Irm Hermann,** et **Sophie Rois** (magnifique vamp sicilienne à la voix cassée), tous à la fois des **compagnons de route de Marthaler et des figures emblématiques de l'ex-Volksbühne.** Ils hantent l'espace comme ils échappent au temps. Leurs allures « rétro » sentent bon l'époque de l'ex-RDA. Leurs présences excentriques et pourtant anti-démonstratives font du plateau un lieu de résistance calme et tranquille. Ils parlent peu mais chantent beaucoup, souvent en chœur. Éloquente et parfaitement exécutée, la musique, si essentielle chez Marthaler qui est aussi un immense metteur en scène d'opéra, regorge de vertus consolatrices et humanistes. Haendel, Mozart, Wagner, Schubert, Schönberg, paraissent plus importants que n'importe quel discours. Leurs œuvres célèbrent l'homme dans son initiation vers la lumière, chante les songes ténébreux et l'avenir possiblement radieux. Si drôle et si déchirant, ce spectacle procure une joie et une émotion immenses. Grâce aux numéros d'acteurs, franchement loufoques, à ses trouvailles déjantées et à son côté cabossé. **Se refermant sur un solennel Kyrie suivi du méditatif Ô Mensch ! de Mahler, le spectacle se veut comme un apaisant et généreux adieu.**

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter

Mise en scène, Christoph Marthaler

Avec Hildegard Alex, Tora Augestad, Marc Bodnar, Magne Håvard Brekke, Raphael Clamer,

Bendix Dethleffsen, Altea Garrido, Olivia Grigolli, Ueli Jäggi, Jürg Kienberger, Lilith

Stangenberg, Ulrich Voss, Nikola Weisse

Dramaturgie, Malte Ubenauf, Stefanie Carp

Musique, Tora Augestad, Bendix Dethleffsen, Jürg Kienberger

Son, Klaus Dobbrick

Lumières, Johannes Zotz

Décor et costumes, Anna Viebrock

Une production de la Volksbühne Berlin avec l'amical soutien de Ruhrtriennale – Festival der Künste

Coréalisation La Villette – Grande Halle (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé le 21 septembre 2016 à la Volksbühne Berlin

En partenariat avec France Inter

Durée : 2h10

Spectacle en allemand surtitré en français

Festival d'Automne à Paris

La Villette – Grande Halle

21 au 24 Novembre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com - 22 novembre 2019

Bekannte Gefühle, Gemischte Gesichter, conception et mise en scène de Christoph Marthaler, Anna Viebrock et la troupe de la Volksbühne, à La Grande Halle de la Villette / Festival d'Automne à Paris

Nov 22, 2019 | Commentaires fermés sur Bekannte Gefühle, Gemischte Gesichter, conception et mise en scène de Christoph Marthaler, Anna Viebrock et la troupe de la Volksbühne, à La Grande Halle de la Villette / Festival d'Automne à Paris



© Walter Mair

***fff* article de Denis Sanglard**

Une salle de musée décati, quelques traces sur les murs de tableaux aujourd'hui disparus et puis eux. Ces vieux, plus ou moins à vrai dire, arrivés en caisse, promptement déballés et qu'on installe là comme autant de pièces archéologiques, témoins d'un passé qu'on dit révolu. Ils étaient comédiens, ils le sont encore probablement. Mais aux tournées succèdent désormais cette exposition itinérante qui les voit exposés tels des œuvres d'art surannées sorties des années 50 et 70. Fantômes qui se refusent à disparaître et qui errent en ces lieux, traînant avec eux des bribes d'une carrière, des restes de personnages qui leur collent encore à la peau, des chants entonnés jadis, tout ça enfouis désormais au plus profond d'eux-mêmes et qui sans nul doute ont laissé des traces fragiles mais durables. Et ce sont ces traces-là, au laminoir du temps, qu'interroge avec bonheur Christoph Marthaler.

Il y a vingt-cinq ans Christoph Marthaler et Anna Viebrock débarquaient avec leurs complices, acteurs et musiciens, à la Volksbühne, le théâtre du peuple de l'ex-Berlin-Est, à l'invitation de Frank Castorf. Rencontre fructueuse, heureuse collaboration avec la troupe permanente. Frank Castorf est parti, la troupe n'est plus.

Bekannte Gefühle, Gemischte Gesichter (*Sentiments connus, visage mêlés*) c'est un adieu sans vraiment de nostalgie, quoique, mais avec une vraie, une immense tendresse pour ces acteurs et comme toujours avec un formidable sens du burlesque et de l'absurde, un humour pince-sans-rire irrésistible. Mais se glisse ici quelque chose d'indicible, de troublant et de véritablement profond. Ces acteurs sur le plateau jouent aujourd'hui leur propre rôle, les chaises déglinguées transbahutées d'un endroit à l'autre du plateau portent leur nom véritable. Il n'y a plus de masques, plus de personnages à jouer. Ils sont eux même, à la recherche de leur propre identité. Ce qui se joue là c'est la mémoire même de ces comédiens, les souvenirs cristallisés de ce qu'ils furent en scène au long de ces années berlinoises, les créations de la Voksbühne et ce qu'il en reste désormais. Combien aussi le temps et l'appréhension des rôles ont pu modifier ce qu'ils étaient. C'est ce décalage qui, avec maestria et douce mélancolie, est mise en scène par Christoph Marthaler.

Avec comme toujours ce souci et ce sens précis du détail, parfois minuscule, souvent incongrus, complètement loufoque dont on se demande toujours à quoi cela va servir et mener, même quand il ne mène à rien comme cet ascenseur dont la porte donne dans le vide. Où ces violons détruits, tout un symbole, dont ils ne restent que des fragments et dont on tire quand même une partition à pleurer. Et puis ces comédiens, complices de longues dates, comme surgis ici d'un autre temps. Taiseux, on parle toujours peu c'est vrai chez Christoph Marthaler, mais dont les corps ont cette faculté à se plier en quatre, au sens propre comme au figuré, pour exprimer les sentiments les plus ténus. De drôles de zèbres, de doux-dingues à vrai dire. D'authentiques hurluberlus, de vrais zinzins, d'une troublante, voire inquiétante banalité, flegmatiques jusque dans les situations les plus improbables. Apparence trompeuse tant certains détails là aussi, quelques attitudes imprévues, dénuées de logique apparente, gestuelle décalée et imprévue, démentent très vite une première impression. Capables de s'agiter par à-coup, drôle de mécanique à vrai dire, ou d'improviser une danse follement libre et jubilatoire mais avec toujours le plus grand sérieux. Ou de rire, superbe scène que celle-là, rire à n'en plus pouvoir, rire longtemps, sans aucune explication. Et de chanter, beaucoup, merveilleusement. Instants fragiles et précieux, temps suspendu. Mozart, Schubert, Schoenberg et même, moment sublime d'égarement pour nous spectateurs, Bobby Lapointe. Instant de communion collective où tout s'apaise, où la mélancolie qu'on tentait vainement de contenir jusque-là éclate comme un long sanglot, retourne comme un gant la folie douce, étouffe le rire. Expression pudique et magnifique enfin d'une nostalgie qui ne veut pas s'avouer. Tout simplement bouleversant.

Et dans cette tentative d'exprimer ce qui fut, dans le constat cinglant et sans amertume de ce qui en reste, rôles aujourd'hui en lambeaux, émiettés dans un espace désespérément vide, un musée sans public, ultime cruauté, ils sont tout simplement poignants de vérité et de justesse derrière l'absurde et l'humour qui drape à peine l'inquiétude qui les traverse. Étrange et déchirant miroir que ces rôles jadis joués, personnages qui ne vieilliront pas, probablement pas, qui les ont marqués, façonnés sans aucun doute et dont la mémoire s'efface lentement, la vieillesse venue malgré la résistance, la persistance volontaire et perdue d'avance à les évoquer pour ne pas disparaître tout à fait.



© Walter Mair

Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter (*sentiments connus, visage mêlés*), spectacle de Christoph Marthaler, Anna Viebrock et la troupe de la Volksbühne

Mise en scène de Christoph Marthaler

Dramaturgie Malte Ubenauf, Stéphanie Carpe

Musique Tora Augestad, Bendix Dethleffsen, Jürg Kienberger

Son Klaus Dobbrick

Lumières Johannes Zotz

Décors et costumes Anna Viebrock

Avec Hildegard alex, Tora Augestad, Marc Bodnar, Magne Havard Brekkle, Raphael Clamer, Bendix Dethleffsen, Altea Garrido, Olivia Grigolli, Ueli Jäggi, Jürg Kienberger, Sophie Rois, Ulrich Voss, Nikola Weisse

Du 21 au 24 novembre 2019 à 20 h

Dimanche à 16 h

Grande Halle de la Villette

211 avenue Jean Jaurès

75019 Paris

Réservations 01 40 03 75 75

www.lavillette.com

Festival d'Automne à Paris

Réservations 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Weekend.lesechos.fr – 22 novembre 2019

A la Villette, Marthaler retrouve le temps perdu

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 22/11 à 12:29, mis à jour le 25/11 à 11:30



Engoncés dans leurs costumes, les comédiens apparaissent comme les reliques d'une vie de théâtre. © Walter Mair

Avec « Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter » (« Sentiments connus, visages mêlés »), le metteur en scène suisse adresse un ultime et bouleversant adieu à ses compagnons de la Volksbühne, devenus les oeuvres d'art facétieuses d'un musée désaffecté.

Qui mieux que Christoph Marthaler aurait pu décrire la fin d'une époque, **comme on dirait la fin d'un monde** ? Celui d'une troupe mythique qui, après plus de 20 ans de bons et loyaux services au sein de la Volksbühne, a dû tirer sa révérence, en 2017, **dans la foulée de son patron, Frank Castorf**. Avec « Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter » (« Sentiments connus, visages mêlés »), le metteur en scène suisse boucle une boucle entamée il y a plus de deux décennies. En 1993, c'est à lui que l'enfant terrible de la scène berlinoise, tout juste arrivé à la tête de l'institution de la Rosa-Luxembourg-Platz, avait confié la création inaugurale de son mandat, « Murx den Europäer ! Murx Ihn ! Murx Ihn ab ! » (« Etrangle l'Européen ! Etrangle-le ! Etrangle-le ! »). Et c'est à lui, en toute logique et après un long compagnonnage, que revient la lourde charge d'éteindre la lumière en partant.

En 25 ans, le temps a fait son oeuvre. Les visages sont marqués, les traits sont tirés, les corps ont vieilli. Comme la jeunesse, la cantine des débuts a disparu pour céder sa place à un musée désaffecté, où ne subsistent qu'un vieil ascenseur capricieux et quelques traces de tableaux depuis longtemps retirés des murs. Enroulés dans du papier bulle, cachés sous une couverture miteuse, enfermés dans d'énormes caisses en bois, les comédiens sont exhumés par un gardien-Monsieur Loyal, telles des oeuvres d'art remisées à la cave ou au grenier que l'on ressortirait à l'occasion d'une exposition temporaire.

AUTOMATES FATIGUÉS

Engoncés dans leurs costumes, ils apparaissent comme les reliques d'une vie de théâtre. Que leur reste-t-il alors, à faire, à dire, après tout ce temps ? Des bribes de texte, de rôles, des airs interprétés au piano - de Mozart à Bobby Lapointe en passant par Verdi, Haendel, Schubert et Schoenberg - et fredonnés à voix basse, et surtout une langueur mélancolique que le Suisse se plaît à cultiver. Figés dans le style typiquement marthalerien à mi-chemin entre les années 1950 et 1970, ils ressemblent à de vieux automates fatigués, mais ont encore cette présence qui confère au spectacle une âme à nulle autre pareille.

D'autant que Marthaler n'est pas homme de lamentation ou de contemplation d'un temps révolu. Son humour piquant en bandoulière, il décale le regard avec ce goût pour les grains de sable, souvent incongrus et gaguesques, qui enraillent la belle mécanique et conduisent tout droit à l'autodérision. Sous les lumières de Johannes Zotz, la troupe prend les allures d'une tribu de revenants facétieux, à l'aura quasi fantomatique. Tous sont excellents, d'une précision rare, et parviennent à soutenir la pièce, même dans ces quelques creux. Jusqu'au final en forme de délicate berceuse où, après s'être déchaussés, les comédiens statufiés adressent au public un remerciement, bouleversant de simplicité, en guise d'ultime adieu.

BEKANNTTE GEFÜHLE, GEMISCHTE GESICHTER
(SENTIMENTS CONNUS, VISAGES MÊLÉS)

Théâtre

de Christoph Marthaler

La Villette (01 40 03 75 75) dans le cadre du Festival d'automne à Paris, jusqu'au 24 novembre.

Durée : 2 h 10.

[@VincentBouquet](#)  Suivre

THÉÂTRE



Sentiments connus, visages mêlés, de Christoph Marthaler, personnages en quête d'harmonie

24 NOVEMBRE 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Le Festival d'automne programme cette année un spectacle créé en 2016 de Christoph Marthaler: Sentiments connus, visages mêlés. Le public sûr de son plaisir y accoure nombreux. Avec raison.



Le décor est presque vide, habité par trois pianos et une cage d'ascenseur; aux murs les empreintes laissées par des tableaux depuis longtemps décrochés. On cherche le hors champ de cette pièce aveugle derrière une grande double porte. De cette issue apparaît le factotum d'un musée qui traîne des caisses sur un chariot à roulettes. Il en extrait des comédiens remisés dans une réserve que l'on imagine derrière cette grande porte. De vieux comédiens sortis de cet entrepôt vont lentement se transformer en oeuvres d'art, mais aussi en personnages désirant et volontaires. La pièce devient une abracadabrante salle de musée.

C'est lors du départ de la Volksbühne à Berlin de son directeur, Frank Castorf que Christoph Marthaler, écrit ce spectacle en forme d'adieux. *Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter* imagine les foudraques retrouvailles de la troupe suisse et de celle de la Rosa-Luxemburg-Platz, qui étaient en résidences artistiques à la Volksbühne.

On retrouve tout l'univers de Christoph Marthaler, un univers légèrement rétro, décati au sein duquel les comédiens (ses vieux complices) œuvrent à ne rien faire, gesticulent pour ne rien entreprendre. La pièce est hilarante grâce à la performance des comédiens au jeu décalé, toujours très juste dans le débordement, parfois loufoque. Marthaler interroge le temps qui passe. Il dresse l'inventaire de ces personnages comédiens sortis d'une retraite en entrepôt, et de ce qui reste d'eux.

Le propos est sombre et cruel. Dans ce lieu improbable, chaque geste, chaque mot prononcé est vain et pathétique. Sauf qu'il y a la musique. De Verdi à Schubert en passant par Bobby Lapointe les personnages transcendent une triste nostalgie pour s'essayer à autre chose. Le temps s'arrête lorsque les comédiens chantent leur joie de vivre. Les pauses musicales, et la troupe est merveilleuse en ceci, construisent entre les personnages une éphémère harmonie. Durant quelques minutes chacun est au diapason de l'autre. Le groupe se synchronise dans le même élan. L'expérience du spectateur se situe dans l'entre-deux d'une triste mélancolie et d'une joyeuse bonne entente. Le rire nous sauve de l'abandon vécu par ces personnages déchetés de musée; les chansons recréent l'espoir qu'autre chose pourrait advenir.

Christof Marthaler nous rappelle à la Grande Halle de La Villette qu'il sait rendre compte de son époque. Il brasse le jeunisme, les relations illusoire de ses contemporains au sein des réseaux sociaux; il n'oublie pas l'actuelle primauté donnée au corps photographié, marchandisé sur Instagram ou Snapchat. Il nous rappelle aussi et surtout la puissance de son humour.



Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter (Sentiments connus, visages mêlés)

De Christof Marthaler

Durée : 2h10

Spectacle en allemand surtitré en français

Crédits photos © Walter Mair

Infos pratiques

Date de début*:

21 NOVEMBRE 2019

Date de fin:

24 NOVEMBRE 2019

Lieu:

Grande Halle de La Villette

[VOIR DANS L'AGENDA](#)

(*): CONSULTER NOTRE AGENDA POUR PLUS DE DÉTAILS

Lebruitduofftribune.com - 25 novembre 2019

BEKANNTTE GEFÜHL, GEMISCHTER GESICHTER » OU L'INDICIBLE BEAUTE DE L'ART



CRITIQUE. Christoph Marthaler, « Bekannte Gefühl, gemischter Gesichter » du 21 au 24 novembre 2019 à la Grande Halle de la Villette, dans le cadre du Festival d'Automne.

Dans une grande salle somptueuse, arrivent peu à peu des comédiens emballés et mis sous carton tels des oeuvres d'art fragiles stockées dans les sous-sols d'un musée. Cette image saisissante qui lance le spectacle annonce un moment fort de théâtre, une invitation à nous engouffrer dans les méandres de la mémoire, de ce que fut la Volksbühne.

Christoph Marthaler et sa troupe débarquèrent il y a 25 ans à la Volksbühne de Berlin, dirigée à ce moment-là par Frank Castorf ; une rencontre artistique qui se prolongea dans le temps. L'année où part Castorf, Marthaler crée cette pièce, comme un ultime adieu empreint de nostalgie et d'humour.

Dans un sublime décor dénué mais stylisé signé Anna Viebrock – collaboratrice de longue date de Marthaler-, se déplacent ces fantômes du passé. Une porte d'ascenseur donne sur le vide: un décor aussi élégant et absurde que ses comédiens. Ces comédiens qui firent l'histoire du théâtre, apparaissent sans artifice, sincères et touchants. Les années ont passé, les corps ont également senti passer les années. Avec l'univers qui caractérise bien Christoph Marthaler – burlesque et décalé, les personnages tels des pièces de musée oubliées, occupent l'espace, errent sur scène, à la recherche d'un dernier chant immuable. L'humour absurde et décalé traversé par une sensibilité fine réussit à nous emporter dans ce que fut cette époque Volksbühne.

Des tableaux absurdes et magnifiques se superposent : les comédiens assis sur leur chaise avec leur nom écrit dessus chantant face au mur, des têtes apparaissant à l'embrasement de la porte pour fredonner quelques douces mélodies.

Christoph Marthaler, musicien de formation, qui fit ses premiers pas dans le théâtre par la musique, orchestre un spectacle de qualité, fort et poignant empreint de nostalgie; peu de dialogue, mais des moments poétiques et sensibles d'une extrême beauté et douceur.

Le passage du temps se fait sentir, et dans la dernière partie, le temps également commence à se faire ressentir, avec le rythme qui se délite peu à peu. Mais tel est le propos du spectacle : traiter du temps qui passe. La mémoire ou l'indicible beauté de l'art, un moment rare de théâtre.

Ann Thielle

CRITIQUES



WALTER MAIR 2016

THÉÂTRE

BEKANNTÉ GEFÜHLE, GEMISCHTE GESICHTER

Christoph Marthaler n'était pas venu au Festival d'Automne depuis 2013. Six longues années. Certainement le temps qu'il fallait pour se préparer à voir cette œuvre magistrale.



C'est peu dire qu'il est difficile de se confronter au labeur du maître suisse tant l'œuvre est ardue. Souvent chez lui, les acteurs serinent et les images reviennent ainsi qu'une violente nausée mélancolique, expurgeant de facto le public de tout ce qui l'embarrasse : la finitude de l'être et la pourriture de l'âme. C'est donc comme à l'habitude pour ceux qui le connaissent qu'il convient d'entrer en salle et de poser son regard sur le plateau vide d'Anna Viebrock. Le cœur serré, prêt à éclater.

Si ce n'est le cas, le ton sera de toute manière donné très vite. Dès les premières phrases et ces mots : « *Le bon Dieu peut se réjouir de ne pas exister.* » Un trois fois rien qui place le temps de la représentation sous le sceau de la célèbre formule d'accueil faite aux damnés de l'Enfer chez Dante. Abandonnez tout espoir. Mais pourquoi ? Ici l'explication se fait limpide : la pièce à laquelle vous assistez n'est autre que le cri d'au revoir du metteur en scène à son

théâtre, et avec lui à son frère : la Volksbühne de Franck Castorf, dont ce dernier fut remercié il y a peu après 25 ans à sa tête.

Que reste-t-il alors, et comment faire suite au temps béni qu'était hier ? C'est la question que pose la pièce, et à laquelle Christoph Marthaler répond avec une violence inouïe. Plutôt que ceux de la mélancolie auxquels nous étions accoutumés, voilà qu'il endosse les habits d'un prêtre en lequel il ne croit pourtant pas (à moins que les papes aient ressuscité depuis leur enterrement grandiose dans la Cour d'Honneur du palais des Papes en 2010) et applique sur le front de ses comédiens le peu qu'il reste de cette huile bénite, dernier viatique des hommes pour l'éternité. Et cela pourrait être beau, peut-être même gorgé d'espoir, si les comédiens n'étaient réduits à l'état d'œuvres d'art dépassées au milieu desquelles ne cessera d'errer deux heures durant la silhouette d'un vieillard en genouilles.

Une tristesse infinie que nous pouvons comprendre en écoutant encore les notes de Haendel ou les mots de son aria, qui résonnent dans la salle et qu'un Maître du Cinéma a également utilisé en son temps. En ouverture d'Antéchrist, Lars Von Trier nous faisait entendre « *Lascia ch'io pianga* » comme le chant d'entrée en enfer de ce couple dont l'enfant était mort pendant qu'ils étaient occupés à s'aimer. Peut-être alors faut-il voir la pièce de Christoph Marthaler de la même façon : le double chant d'au revoir d'un maître à son art, autant que la musique qui accompagnera désormais sa vie, déshabillée et vide de tout espoir. « *Jusqu'à ce que tout s'éveille.* » /

JEAN-CHRISTOPHE BRIANCHON

texte et mise en scène Christoph Marthaler / **avec** Hildegard Alex, Tora Augestad, Marc Bodnar, Magne Håvard Brekke, Raphael Clamer, Bendix Dethleffsen, Altea Garrido, Olivia Grigolli, Ueli Jäggi, Jürg Kienberger, Sophie Rois, Ulrich Voss, Nikola Weisse.

Les Inrockuptibles – 18-24 décembre 2019

Bilan Scènes

L'ÉCUME DES PLANCHES

Théâtre ou opéra, danse ou performance, cette année fut riche en spectacles alléchants. Retour sur ceux qui nous ont le plus touchés et qui resteront durablement inscrits dans nos cœurs.

TEXTE Fabienne Arvers, Philippe Noisette, Hervé Pons, Patrick Sourd

Outside
de Kirill
Serebrennikov



Jean-Louis Fernández

Tosca de Puccini
mis en scène
par Christophe
Honoré

C'EST BIEN ÉVIDEMMENT PAR KIRILL SEREBRENNIKOV QU'ON COMMENCE CETTE DÉDICACE À CEUX qui nous ont émus, lui qui créa ce qu'on s'accorde à penser comme le plus beau spectacle du Festival d'Avignon avec *Outside*, mais qui fut privé par la justice russe de pouvoir accompagner sa troupe et d'assister au triomphe de sa réception (lire p. 38).

Cette écume de nos affinités électives se jouant de tous formats et disciplines, on s'apercevra alors qu'une riche production d'opéra se retrouve à ce titre aimée au même plan qu'une performance fauchée ne s'étant donnée qu'une fois. On osera donc associer la carpe et le lapin dans les lignes qui suivent.

Emotion à grand spectacle et du jamais vu dans la Salle Richelieu de la Comédie-Française avec *Electre/Oreste* d'Euripide, mise en scène par Ivo Van Hove dans un champ de boue, prétexte à un rituel archaïque d'une violence inouïe, dont l'acmé prend la forme d'une émasculatation en direct. Cette idée du cérémonial se retrouve aussi dans un tranchant solo d'Israel Galván, *Israel & Israel*, où l'artiste évolue au cœur d'une série d'installations connectées

Les Inrockuptibles 18.12.2019

pour enseigner le flamenco aux multiples extensions d'une intelligence artificielle.

Face à l'intimité exposée de la performance *Kaoriptease*, où la danseuse japonaise Kaori Ito s'effeuille, entre deux solos en love doll, pour confesser avec une candeur désarmante ses expériences sexuelles, on fera le lien avec la sincérité des témoignages de l'odyssée menée par la Brésilienne Christiane Jatahy dans *Le présent qui déborde* pour filmer des destins de réfugiés rencontrés aux quatre coins de la planète et autant de regards portés sur la vérité de l'autre.

L'année 2019 fut également celle d'artistes questionnant l'idée de la représentation sur les plateaux de théâtre et d'opéra pour en repenser les règles et les outils. Christophe Honoré fut aussi habile à faire revivre les artistes et penseurs des années sida en se moquant des diktats du genre dans *Les Idoles* qu'à bousculer Puccini pour une *Tosca* d'anthologie où il dédoublait le rôle-titre en multipliant les références cinématographiques.

De son côté, l'Australien Simon Stone inversait avec *La Trilogie de la vengeance* le rapport victimaire des femmes dans le théâtre élisabéthain, tout en inventant la première distribution

TOP 5 DES CRITIQUES

FABIENNE ARVERS

- 1 Lady Macbeth de Mzensk**
de Chostakovitch, mise en scène Krzysztof Warlikowski
L'œuvre de Chostakovitch se déploie en brûlot féministe avec la soprano Aušrinė Stundyte, ici figure meurtrière et sacrificielle d'une Lady à l'érotisme explicite.
- 2 Outside** de Kirill Serebrennikov
- 3 La Traviata** de Verdi, mise en scène Simon Stone
- 4 A Quiet Evening of Dance**
chorégraphie William Forsythe
- 5 La Brèche** de Naomi Wallace, mise en scène Tommy Milliot

BRUNO DERUISSÉ

- 1 Outside** de Kirill Serebrennikov
Fête charnelle dédiée au photographe chinois Ren Hang, *Outside* devient le lieu d'une utopie harponnant le champ de l'art pour réinventer les possibles de la vie. Irrésistible.
- 2 A Quiet Evening of Dance**
chorégraphie William Forsythe
- 3 Les Indes galantes** de Rameau, mise en scène Clément Cogitore
- 4 Qui a tué mon père**
d'Edouard Louis, mise en scène Stanislas Nordey
- 5 Mary Said What She Said**
de Robert Wilson

JEAN-MARC LALANNE

- 1 Tosca** de Puccini, mise en scène Christophe Honoré
Une plongée lyrique dans la cinéphilie qui acte le passage de témoin entre deux divas, la légendaire Catherine Malfitano et la jeune Angel Blue.
- 2 Les Indes galantes**
de Rameau, mise en scène Clément Cogitore
- 3 Les Idoles** de Christophe Honoré
- 4 Mary Said What She Said**
de Bob Wilson
- 5 A Leaf** de Célia Gondol et Nina Santes

PHILIPPE NOISETTE

- 1 aCORdo** chorégraphie Alice Ripoll
Pièce politique brassant danse et performance, cet "accord" de la Brésilienne est parfait.
- 2 Sa bouche ne connaît pas de dimanche (fable sanguine)**
de Pierre Guillois et Rébecca Chaillon
- 3 (ma, aida...)** de Camille Boitel et Sève Bernard
- 4 Hymen Hymne** conception, chorégraphie et composition musicale Nina Santes
- 5 Sun & Sea (Marina)**
de Vaiva Grainytė, musique Lina Lapelytė, mise en scène Rugilė Barzdžiukaitė

HERVÉ PONS

- (sans ordre de préférence)**
Bekannte Gefühle, gemischte Gesichter de Malte Ubenauf et Stefanie Carp, mise en scène Christoph Marthaler
Une méditation sur le temps qui s'écoule, créée en 2016 et présentée pour la première fois en France. Ou *La Boum* à l'Ehpad.
- La Brèche** de Naomi Wallace, mise en scène Tommy Milliot
- Guillaume, Jean-Luc, Laurent et la journaliste** de Jeanne Lazar
- Remi** de Jonathan Capdevielle
- Sa bouche ne connaît pas de dimanche (fable sanguine)** de Pierre Guillois et Rébecca Chaillon

PATRICK SOURD

- (sans ordre de préférence)**
Fanny et Alexandre d'Ingmar Bergman, mise en scène Julie Deliquet
Bergman brûle les planches avec cette adaptation de son film portée à l'incandescence par les talents du Français.
- Lady Macbeth de Mzensk**
de Chostakovitch, mise en scène Krzysztof Warlikowski
- Le Misanthrope** de Molière, mise en scène Alain Françon
- Oreste à Mossoul** conception et mise en scène Milo Rau
- Tosca** de Puccini, mise en scène Christophe Honoré

tournante lui permettant de raconter son histoire en trois lieux différents face à un public nomade. Ce même Simon Stone emballait le Palais Garnier avec une *Traviata* devenue ambianceuse des réseaux sociaux, grâce à une mémorable interprétation de la soprano sud-africaine Pretty Yende.

Sous les traits de la soprano Aušrinė Stundyte, la *Lady Macbeth de Mzensk* de Chostakovitch, mis en scène par Krzysztof Warlikowski, devenait une icône incandescente de la libération féminine. A contrario, c'est plutôt la notion d'enfermement que travaillait le metteur en scène polonais dans *On s'en va*, farce tragique d'Hanoch Levin au postulat implacable : la meilleure issue pour fuir l'empêchement de vivre sa vie est de prendre son ticket pour le paradis.

Centenaire de sa naissance oblige, Merce Cunningham aura ébloui les plateaux de *Summerspace à Scenario*, soit autant de reprises vivifiantes. Le chorégraphe aura même repris corps en 3D dans le beau film d'Alla Kovgan, *Cunningham*. D'Isadora Duncan à Ruth Saint Denis, les artistes comme Jérôme Bel ou Anne Collod auront trouvé matière à danser une certaine modernité. William Forsythe préfère regarder devant lui, invitant

sur scène le geste des danses urbaines, ici personnifié par le prodigieux Rauf Yasit dit RubberLegz – un Rameau hip-hop autrement plus audacieux que celui de Clément Cogitore... bien que tout le monde ne soit pas du même avis. Enfin, comment ne pas citer le retour en grâce de Daniel Linehan, dans un solo quasi autobiographique bouleversant, ou le travail du souffle de Nina Santes, artiste chaman des temps modernes.

Au croisement du cirque et de la danse contemporaine, deux opus de saison se conjugaient au plus-que-parfait. Camille Boitel et Sève Bernard avec *(ma, aida...)* d'une part, où le décor joue les premiers rôles d'une comédie burlesque et foutraque. Et d'autre part chez les acrobates de la compagnie XY, dont le *Möbius*, mis en mouvement par Rachid Ouramdane, ne toucha pas terre. Enfin, cri de révolte bienvenu, *aCORdo*, de la Brésilienne Alice Ripoll, aura tout emporté sur son passage.

Enfin, cette belle année 2019 aura vu l'éclosion, la découverte et/ou la confirmation de nouveaux jeunes artistes, des *newcomers* du spectacle vivant comme Rébecca Chaillon, Nicolas Petisoff, Jeanne Lazar, Tommy Milliot, Cassiel Gaube. Vivement la suite. ●